

la pauvre pensionnaire qui vous avait voué tant de reconnaissance pour le salut qu'elle avait reçu de vous ? A présent que je connais vos intentions, Monseigneur, à présent que vous m'avez révélé vos espérances, serait-il convenable que je vous accompagne à travers les dangers comme autrefois ? Laissez-moi à Pierre-Scize, sous la garde incorruptible de Bras-de-Fer, ou choisissez-moi un autre asile digne de ma naissance et de vous.

— L'asile que je vous destine, Flavio, c'est un cheval à côté du mien, une tente près de la mienne ; ceci est ma dernière volonté. A demain.

Quand Marguerite fut rentrée, pâle et mourante, dans sa chambre, elle se laissa tomber sur un fauteuil et ne retint plus les larmes qui inondaient ses yeux. Etre aimée du baron, devenir sa compagne après tant de meurtres, de pillages, après cet incendie qui fumait encore sur la montagne, ah ! c'était impossible. Sauvée à la prise de Chabeuil, innocente et dévorée du désir de quitter les hauts murs du couvent, elle s'était vouée avec l'impétuosité de son caractère à l'existence du rude huguenot. Elle avait assisté à des prises de villes et à des batailles, fière d'exposer ses jours à côté de celui qui avait conservé sa vie et son honneur. Elle avait triomphé des triomphes de l'armée, sans se rendre compte que les vaincus étaient des catholiques et des Français ; mais le séjour de Pierre-Scize avait, en lui ouvrant les yeux, mûri ses idées et sa raison. Elle avait vu ce que se devait une jeune fille noble et vertueuse ; elle avait, au contact du monde, éclairé son esprit et s'était résolue avec fermeté, à ne jamais rien faire qui dût faire